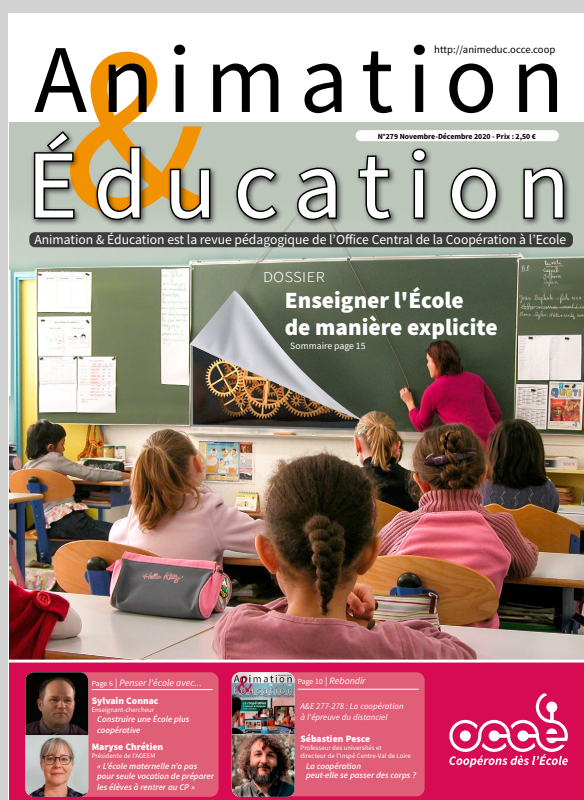


Animation Éducation



Sébastien Pesce | La coopération peut-elle se passer des corps ?

Paru en page(s) : 10-11
dans le No 279 d'A&E



Animation & Éducation est la revue pédagogique de l'**Office Central de la Coopération à l'École**

www.occe.coop



A lire en libre accès sur
www.occe.coop
dans la rubrique
"Notre revue | A&E"

La coopération peut-elle se passer des corps ?

Partant de sa propre expérience et de témoignages d'enseignants, Sébastien Pesce, professeur des universités et directeur de l'Inspé Centre-Val de Loire (Académie d'Orléans-Tours), analyse et questionne les formes de coopération qui ont existé ou émergé lors de la période de confinement.

Coopérer à distance... retour d'expérience

Peut-on coopérer à distance ? L'expérience vécue au printemps de cette année le montre. Des formes de coopération ont bien existé pendant la crise sanitaire, et dans certains cas ont même émergé à cette occasion. Je partirai de mon expérience, celle d'un universitaire qui a dû, comme beaucoup d'autres, contribuer à la réorganisation du fonctionnement d'une composante (en l'occurrence un Inspé). J'ai fait l'expérience de situations de travail en distanciel qui m'ont semblé coopératives : les interactions se multipliaient, on y percevait davantage d'horizontalité, les prises de décisions s'appuyaient plus qu'auparavant sur des dynamiques collectives. On délaissait le courriel pour privilégier la visioconférence, y compris pour improviser de courts échanges avec un ou deux collègues. Cette évolution a paradoxalement conduit à « réincarner » les relations de travail, en faisant réapparaître des visages et des voix dans des échanges quotidiens qui s'émançaient de la messagerie électronique.

Faire face à la crise nous a poussés à mobiliser l'un des leviers de la coopération : la délibération. Nous nous engageons dans des réunions dont l'objet était de dépasser des obstacles organisationnels et pédagogiques qui semblaient d'abord insurmontables. La délibération, processus central de la coopération, devenait un levier non pas essentiel mais souvent unique, celui qui nous permettait de sortir des situations de crise. Ainsi nous avons coopéré au sens au moins d'un « penser ensemble », davantage que d'un « faire ensemble ».

Du côté de l'école : un coup d'arrêt à la naïveté de l'idéal numérique ?

Nous avons tous entendu des collègues enseignants évoquer une expérience similaire. Des enseignants stagiaires, dans le premier degré, ont fait le choix de limiter la durée des séances synchrones, en distanciel, mais en ont fait un outil pour créer du collectif, privilégier les interactions. Certains ont radicalement repensé leur manière d'enseigner, convaincus que la simple transposition de modes d'enseignement classiques n'était pas envisageable. D'autres, en revanche, parce qu'ils ne parvenaient pas à recréer les conditions de l'interaction ou du travail en groupes, se sont contentés d'un enseignement descendant (enregistrement de capsules vidéo ou dépôt de cours rédigés).

Parallèlement, un discours « officiel », pro-numérique, est apparu très vite après le début du confinement : il présentait la crise comme une opportunité pour « *parfaire nos compétences numériques* ». Il allait parfois jusqu'à présenter le numérique pédagogique comme un moyen de faire non pas aussi bien mais mieux qu'en présentiel. Cet idéal n'est pas nouveau : que l'on parle du distanciel ou de l'utilisation des tablettes dans la classe, certains sont convaincus que l'adaptation de l'école aux nouvelles technologies permettra de réduire les inégalités, en facilitant l'individualisation de l'enseignement. C'est ce vieux discours qui est d'abord réapparu, et qui a notamment accompagné les premières annonces relatives aux états généraux du numérique.

Mais un contre-discours, issu du terrain, a rapidement émergé. Il est venu contrecarrer cette présentation. Il a affirmé l'urgence du retour en classe, défendant que le présentiel était la norme et le distanciel tout sauf un idéal. Ce dernier est plutôt une « fatalité », pour reprendre l'une des réponses proposées dans le questionnaire mis en ligne dans le cadre des états généraux du numérique⁽¹⁾. Si la posture critique que cela révèle est plutôt rassurante, les arguments qui l'accompagnent ne vont pas toujours dans le



« Si l'on est convaincu que la coopération est le moteur de l'apprentissage, il est difficile de considérer le distanciel comme autre chose qu'un pis-aller. (...) Coopérer, ce n'est pas simplement penser ensemble ; c'est aussi manipuler, toucher, pointer, développer une attention conjointe, produire une œuvre caractérisée par sa matérialité... »

— Sébastien Pesce —

sens d'une défense de la coopération scolaire ou des pédagogies actives. Étrangement, ces arguments se sont notamment organisés autour d'une défense, probablement plus ou moins consciente, de la forme scolaire.

Le présentiel, condition de la forme scolaire ?

Depuis quelques semaines, on voit passer dans nos messageries des articles dans lesquels les auteurs s'inquiètent de l'effet du masque sur les cordes vocales des enseignants⁽²⁾. Ce ne sont là non pas des pédagogues qui parlent, mais des médecins dont les propos trahissent une certaine conception de l'école : l'enseignant sur son estrade, face à ses élèves, forçant sur sa voix pour que son message porte.

C'est une représentation similaire de l'école qui est apparue (bien sûr parmi d'autres) au fil des débats sur le distanciel⁽³⁾ : il n'y était pas question d'apprentissage, mais d'un enseignement fondé sur un *face-à-face* pédagogique et dont le ressort (unique ?) serait la voix de l'enseignant. Ici, point de coopération : les principaux outils de la pédagogie se limiteraient à la parole, la voix, les mimiques, les gestes de l'enseignant... C'est au nom de cette même conception de l'enseignement que le masque est aujourd'hui régulièrement critiqué. Je ne nie bien sûr pas l'importance de la rencontre entre des visages, et je partage l'inquiétude, notamment, des enseignant·e·s de maternelle. Il n'en reste pas moins que l'un des arguments avancés pour dénoncer les limites du distanciel a été celui-ci : il faut revenir en classe pour retrouver notre bonne vieille forme scolaire, redonner tout son pouvoir à l'enseignant⁽⁴⁾.

Une coprésence physique et des corps comme conditions de l'apprentissage

Si l'on est convaincu que la coopération est le moteur de l'apprentissage, il est difficile de considérer le distanciel comme autre chose qu'un pis-aller. Depuis plus d'un siècle,

l'éducation nouvelle nous montre que coopération et apprentissage ont une base physique, matérielle : coopérer, ce n'est pas simplement penser ensemble ; c'est aussi manipuler, toucher, pointer, développer une attention conjointe, produire une œuvre caractérisée par sa matérialité... Philosophie et sciences cognitives nous montrent depuis des décennies que la pensée, l'apprentissage, la conceptualisation dépendent du fait d'avoir un corps⁽⁵⁾. Pourtant, nous restons engoncés dans une représentation archaïque de l'apprentissage : il se déploierait exclusivement dans des cerveaux. Si l'on s'en tient à cette conception informationnelle de l'enseignement (enseigner, c'est transmettre des messages), alors point besoin de corps, d'interactions, ni de coprésence physique pour coopérer et apprendre.

L'école de grand-papa, celle du tableau noir et du tablier, du professeur tout-puissant sur son estrade, peut probablement être transposée sur les écrans. Comme le suggèrent les promoteurs du distanciel, elle sera peut-être même un peu moins mauvaise. Mais comment croire à une numérisation durable de l'école si l'on vise la coopération scolaire au sens fort ?

Sébastien Pesce

1. « Diriez-vous du numérique dans l'éducation qu'il est plutôt : une "fatalité" de notre époque ; un atout ; un défi à relever ; une contrainte ; une transformation à accompagner ? »
2. Voir par exemple « Les enseignants masqués ne tiendront pas ! », tribune du Pr. Desuter, laryngologue, publiée sur lesoir.be le 7 septembre 2020.
3. Voir par exemple « Même un cours virtuel est préférable à une fausse présence », tribune publiée sur le site du Monde le 28 avril 2020.
4. C'est une toute autre conception de l'éducation que défendent les articles publiés dans le précédent numéro d'*Animation & Éducation*.
5. Selon l'expression utilisée par Shapiro. Malheureusement, la réalité de ce phénomène est largement ignorée par la version réductrice des sciences cognitives qui est la plus médiatisée aujourd'hui.